

« HODIE »*

PAR la parole et le rite, le mystère du culte actualise et rend présent au milieu de nous toute l'œuvre rédemptrice du Seigneur. Dieu est présence. Pour lui il n'existe ni passé ni avenir. Dieu est le point de convergence de toutes choses; il est à la fois la source et l'aboutissement de tout ce qui existe. C'est pourquoi il n'y a auprès de lui qu'un « aujourd'hui » divin, qui est bien différent de cet « aujourd'hui » que nous concevons à la façon des hommes. Quand nous disons : « maintenant », ce « maintenant » s'écoule aussitôt; il tombe déjà dans le passé. Tellement notre instant présent et l'aujourd'hui de la terre sont fugitifs. Mais, auprès de Dieu, il y a un « aujourd'hui » qui ne passe pas, qui signifie une présence sans fin, un présent qui dure toujours, immuablement. Nous ne saurions le comprendre. Nous ne pouvons en avoir qu'une certaine représentation et reculer de frayeur. Mais le véritable chrétien ne s'étonne pas de ce que son esprit reste incapable de comprendre Dieu; il s'en réjouit plutôt. Il reste rempli d'une sainte frayeur, de cette crainte de Dieu dont l'Ancien Testament parle si souvent, sans en faire une crainte servile.

Mais Dieu nous a donné la possibilité d'entrer déjà maintenant, dès ici-bas, dans son immuable présent et dans l'éternel aujourd'hui. Il nous le rend possible grâce au mystère du culte. Là, pour nous aussi, le passé et le futur s'effacent : tout y est présent. Ce qui appartient au passé, historiquement, comme par exemple la mort du

* Ces pages de Dom O. Casel, traduites ici par Dom Hild, moine de Clervaux, font partie des textes, jusque-là inédits, contenus dans la nouvelle édition de *Das christliche Kultmysterium* (1960, pp. 173-175 et 97-99).

Seigneur, et ce qui n'est pas encore arrivé historiquement, comme par exemple la Parousie finale : tout devient présent, actuel même, quand nous célébrons les saints mystères.

En ce monde, le chrétien vit d'une double façon : à cause de son corps mortel, il est lié aux sphères d'en bas, mais par son esprit il habite dans la sphère d'en haut. Le mystère du culte lui offre la possibilité de franchir les limites de ce monde terrestre, de passer dans le monde de Dieu et de communier à l'éternel présent. Par les saints mystères, Dieu nous attire dans sa vie à lui, et c'est ainsi que vivant encore sur la terre nous nous tenons déjà dans l'éternel aujourd'hui de Dieu pour prendre part à « l'action de la vie céleste¹ ». Le mystère doit nous faire passer à l'action de la vie éternelle, à la liturgie céleste. Il s'agit d'une action qui s'accomplit au ciel, mais par la célébration du mystère nous y prenons part et nous y sommes associés.

Cette action, nous ne la connaissons que par voie d'approximation. Nous pouvons affirmer que Dieu est action, tout comme nous disons qu'il est repos, éternellement, immuablement. Dieu est vie; il est même la vie, tout court. Nous savons que toute vie tend à l'action, car elle a besoin de se répandre. Le Père donne toute sa vie divine au Fils; à son tour, le Fils, dans un mouvement plein d'amour, se vide dans le Père, et le Père et le Fils, dans une égale spiration, s'envoient l'un à l'autre l'Esprit. Cet échange et cette communion de vie constituent une activité éternelle au sein de la Trinité divine, l'action même de la vie éternelle de Dieu.

C'est vraiment dans cette action divine que nous sommes insérés par le mystère, car l'amour de Dieu a voulu se communiquer également à des êtres créés, au monde et à l'humanité. Dans son Fils, Dieu a, ensuite, sauvé l'humanité; par le Fils fait homme, l'Esprit aussi ne cesse de se répandre dans les âmes, voire dans la créa-

1. *Ad caelestis vitae transferat actionem* (secrète du 2^e dimanche après la Pentecôte). Il s'agit d'une participation dans la foi; c'est sous le voile de la foi que nous nous tenons dans le divin « aujourd'hui », et cela dans la mesure où Dieu nous attire dans sa vie agissante, dans le présent éternel et immuable de sa vie et de son action.

tion entière, et par le Christ encore l'Esprit revient au Père. Celui qui, par le mystère, s'unit maintenant aux œuvres du Seigneur, se place donc en plein dans l'action de la vie divine elle-même; ce qu'il fait devient, par là, divin et céleste. C'est ce qui constitue la fête que nous sommes appelés à célébrer au ciel. Dans la liturgie d'ici-bas, nous l'anticipons déjà. Mais ce n'est pas seulement aux heures de la célébration des saints mystères que nous vivons dans ce milieu divin : le chrétien est toujours en fête; sans cesse il se trouve engagé dans cette divine liturgie, parce que, dans le Christ, il se tient sans cesse devant le Père. Une solennité extérieure passera, mais la fête intérieure demeurera toujours.

Dans le judaïsme comme dans le paganisme, le culte ne se célébrait qu'à certains jours soigneusement déterminés, et les sacrifices ne pouvaient être offerts qu'en des lieux pareillement désignés. Le culte était lié à des exigences de temps et de lieux. Pour honorer Dieu, on devait se rendre au temple, car Dieu n'habitait que là. L'homme, en effet, ne possède que le présent du moment; il est dans le temps qui s'écoule sans arrêt, et, comme le temps qui passe, il ne peut s'arrêter. Le culte ancien était à l'image de cette condition terrestre de l'homme, jusqu'à ce que le Christ vint lui faire dépasser le temps. Auparavant le culte se trouvait en dépendance du temps; lié au cours du soleil et de la lune ainsi qu'au rythme des saisons et de la végétation; il se conformait au temps et à la terre, et c'est ainsi qu'on en vint à déifier la nature elle-même et les forces secrètes qui s'y manifestent.

Le christianisme a changé cela. Le Christ notre Seigneur a traversé la mort et est entré dans l'éternité; il n'est plus soumis aux exigences du temps, à ses fluctuations. Voilà pourquoi le culte chrétien ne se rattache pas à la nature mais à l'éternelle vie; il n'est pas lié à des jours et à des heures déterminées mais se trouve fixé dans l'au-delà céleste. Quand nous célébrons notre culte chrétien, nous dépassons le temps présent. Si nous observons des jours de fête, c'est que nous avons à mener encore une vie d'homme dans le temps et que nous ne pouvons pas y échapper. En agissant ainsi, nous rendons

un culte non à la nature mais à ce qu'elle symbolise. Ainsi, par exemple, au moment où les nuits longues et profondes diminuent et que la lumière du jour s'affirme de nouveau, nous fêtons la naissance du Christ, qui est notre véritable lumière; et lorsque la vie, jeune et puissante, se réveille dans la nature, nous célébrons Pâques, le mystérieux renouveau de la création qui s'est réalisé dans le Christ. Nous avons des fêtes dont le contenu est spirituel, mais pour les célébrer nous les mettons en relation avec les choses de la terre qui signifient et symbolisent les choses du ciel. Par l'esprit nous sommes déjà au ciel, dans l'éternité, même si, par le corps, nous restons liés au temps et aux conditions de vie qu'il nous impose. Voilà pourquoi nous pouvons dire en toute vérité que le chrétien est toujours en fête, puisque dans le Christ il se tient toujours en présence du Père et qu'il adresse sa prière au Père par le Fils.

Le mystère de l'année liturgique est toujours un. Mais cette insistance sur l'unité ne va-t-elle pas lui enlever l'attrait de la variété qui évite à l'esprit la fatigue et le stimule sans cesse? Certainement non, car unité ne signifie pas monotonie; plus une idée est une, plus elle est profonde, et l'attrait qu'elle exerce sur l'esprit est en proportion de sa profondeur. La plénitude de la pensée et sa richesse s'expriment dans la constante variété des rites.

La messe constitue toujours le haut sommet de la liturgie, parce qu'elle contient le mystère du salut dans sa source même, qui est la Passion et la Résurrection du Seigneur. De cette source jaillit et coule tout un fleuve puissant de mystères, de sacrements et de sacramentaux, qui fécondent l'Éden de l'Église. Sur les rives de ce fleuve mystique se lève, sous des images variées et toujours neuves, la parole spirituelle de la liturgie qui vient donner au rite son vêtement et son explication. La parole de l'Écriture, et celle de la liturgie, n'est pas seulement parole humaine née de l'esprit de l'homme et éphémère comme le souffle du vent. Elle contient une vertu divine :

Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y

remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer, pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible, de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission (Is., 55, 10-11).

Ainsi la parole participe à l'efficacité des mystères. « Il y a aussi quelque chose de sacramentel dans les divines Écritures où le Saint-Esprit réalise un effet intérieur par l'action efficace de la parole », dit saint Paschase Radbert². Dans la parole sacrée elle-même il y a donc une présence divine. Saint Augustin dit : « Écoutez l'Évangile comme si le Seigneur lui-même se tenait devant nous pour nous parler », et ainsi il nous apprend pourquoi de tout temps l'assemblée se tient debout pendant la lecture du saint Évangile³. » Saint Benoît prescrit dans sa Règle des moines que tous doivent se tenir debout, remplis de respect et d'une sainte frayeur, pendant que l'Abbé lit lui-même l'Évangile (cap. 11). Dans un vieux sermon pour la fête de l'Annonciation, il est dit : « L'Église universelle célèbre chaque année la venue de notre Seigneur et sauveur, et grâce à ce retour annuel elle reçoit grande joie. Ce que le monde croyant a reçu une fois pour son salut, il le transmet d'une génération à l'autre pour être célébré... Le miracle passé revit maintenant devant nos yeux quand, chaque année, les divines lectures représentent les événements de jadis et quand, dans la célébration, nous commémorons religieusement leur retour annuel⁴. »

Cette présence des œuvres théandriques et rédemptrices dans le rite comme dans la parole sacrée explique aussi pourquoi l'Église, qui possède toujours le mystère dans son infrangible intégrité, chante cependant à certaines fêtes et à propos de l'événement qu'elle célèbre, le « *Hodie* ». Ainsi à Noël : « Aujourd'hui le Christ est né... »; à l'Épiphanie : « Aujourd'hui l'Église a été unie à son époux céleste... »; à Pâques : « C'est le jour

2. *Liber de corpore et sanguine Domini*, 3.

3. *In Joannem*, 30, 1.

4. Sermon attribué à saint Léon (P. L., 54, 580), mais appartient probablement à Proclus de Constantinople.

que le Seigneur a fait... »; à la Pentecôte : « Aujourd'hui l'Esprit-Saint s'est manifesté... » Dans son ensemble et sa totalité, l'année liturgique est bien l'image de l'éternelle et divine économie du salut, et elle contient tout le mystère du Christ. Mais à l'intérieur du grand cycle et au cours de son rythme, le mystère se conforme à l'œil de l'homme qui n'est pas encore capable, comme il le sera au ciel, d'en embrasser d'un seul regard la totalité. Et de même que l'année contient une présence divine, ainsi chacun des jours du cycle ramène et fait revivre l'événement sauveur, qui, autrefois, lui a conféré sa sainteté particulière : « *Sic praesens testatur dies, currens per anni circulum, quod solus a sede Patris mundi salus adveneris* » (Hymne de Noël, version monastique).

Les symboles empruntés à la nature et aux choses demeurent toujours les mêmes et ils démontrent l'unité immuable du mystère, mais la parole, qui est plus ailée, plus facile à manier, vient en exprimer la plénitude et la richesse infiniment variée, en même temps qu'elle les rend actuelles. Tous les jours nous célébrons la sainte messe et, avec elle, tout le mystère du salut. Dans la parole, cependant, deviennent actuels les divers faits sauveurs : l'Incarnation du Seigneur à Noël et à l'Épiphanie, sa Mort et sa Résurrection à Pâques. Ce qui donne au mystère cette signification particulière, ce n'est jamais la seule pensée humaine, mais toujours la présence divine.

ODON CASEL.